

Le temps

Le temps

Laurence DEGLAIRE, FOF-Auvergne-Rhône-Alpes

C'est un homme de 85 ans. Ça, il le sait, ça, il ne l'oublie pas. Comment pourrait-il ? On lui dit assez souvent, ses enfants, les médecins, des gens bienveillants qui disent cela comme si c'était la réponse à tout, l'explication nécessaire et suffisante. Son épouse, non, elle ne le dit jamais. Elle le regarde, le couve comme si c'était son dernier-né, oubliant son âge à elle. Elle veille.

Pour lui, est-ce une réponse ? J'ai 85 ans. Tout fout le camp. Je ne me reconnais pas. Je ne sais pas qui je suis dans la faiblesse, dans la peur indéfinie qui grandit en moi. Mais j'ai 85 ans, qu'est-ce que j'attends, qu'est-ce que je crois ?

J'ai 85 ans, j'ai déjà accepté mes pas qui rapetissent, les douleurs dans les mains, la fatigue qui tombe n'importe quand en journée, l'insomnie qui suit les jours trop vides. J'ai 85 ans, on me demande d'admettre que je ne suis qu'un mauvais clone de moi, que je ne retrouve plus les noms des chanteurs que j'ai aimés, des acteurs que j'ai admirés, des villes que j'ai visitées, les pays que j'ai traversés. Les prénoms de mes enfants me reviennent comme d'un pays lointain, comme le souvenir d'une balade ancienne. Les prénoms de mes petits-enfants ne m'apparaissent plus qu'en leur absence.

Quand je consulte un spécialiste, j'interroge, pourquoi suis-je ainsi ? Que faire ? Silence. Puis, : vous savez, monsieur, à 85 ans... Silence, une phrase qui ne se finit pas.

À 85 ans, on ne devrait plus se poser de questions. On devrait savoir. On devrait avoir compris. Que tout s'efface. Que tout disparaît. Que le monde va continuer. Sans l'énergie qu'on avait, sans les montagnes qu'on déplaçait, sans la prestance qu'on nous attribuait.

J'étais quelqu'un avant, vous savez ? Non, vous ne savez pas et n'en avez que faire. Je suis un gentil vieux monsieur, poli, élégamment vêtu, c'est ma dernière dignité. Mais je suis un paumé désormais, un assisté.

Pourtant, j'ai dirigé, moi, avant. Des hommes, des femmes, des équipes pour que l'entreprise tourne et pour asseoir mon autorité. J'avais commencé ouvrier. Petit à petit à l'usine, j'ai pris de l'importance, perdant des amitiés, gagnant de la respectabilité. Ça comptait pour moi. J'étais le fils du maréchal ferrant, ça n'existe plus je crois. Je venais de là, j'avais trouvé ce travail à 16 ans. C'était la seule usine du village. Je me suis accroché parce que je voulais plus, et je voulais partir. Mon père et moi on n'avait jamais su quoi se dire. Je suis devenu chef d'unité, puis d'usine puis de succursale de région. J'ai emmené ma famille à travers la France, au gré des mutations, des prises de fonction.

Ma femme a élevé nos deux enfants. Moi j'ai permis qu'ils aient à manger tous les jours, qu'ils partent en vacances à la mer, à la montagne, qu'ils dorment dans des maisons chaudes aux draps doux. Je les aimais. Ils ne le savaient pas. Ils le devinaient. Oui j'ai 85 ans. Je viens d'un temps où les hommes n'embrassent pas, où l'amour des hommes est matériel. Ils ont eu ce qu'il fallait et ce qu'ils voulaient.

Moi pendant mes congés, je faisais de la voile en mer avec mon ami Jacques. Il me manque tant.

Puis, on allait en montagne en famille. On aimait partir tous les quatre, découvrir des paysages, éprouver notre courage et notre résistance, se donner de l'élan en chantant en chœur, être récompensés par les casse-croûtes de Catherine, chacun le sien, celui avec des tomates pour Clothilde, celui au chèvre pour Arnaud, moi aux cornichons.

Comment était celui de Catherine ? L'ai-je su un jour ? Mais à quoi était donc celui de Catherine ? Mangeait-elle d'ailleurs ? Oui, oui forcément. Elle n'aurait pas pu nous suivre. Alors ? Mais à quoi était le sien ?

J'étais cela. Je n'étais pas bon lecteur, je faisais des fautes d'orthographe. Tous les documents du travail, les plans, la rue du nouveau client, j'apprenais tout. Je ramenaient tout à la maison. Le soir, quand tous étaient couchés, je relisais lentement, je visualisais, j'ançais les informations.

Le lendemain, je savais tout. On m'admirait pour ma mémoire. Je me gardais d'en révéler la cause, et j'acceptais toutes les flatteries. J'aimais être admiré. Cela facilitait la distance et le respect de mes ordres.

Maintenant j'ai 85 ans et j'ignore qui je suis. Je ne peux pas être seulement ce vieux monsieur aux pulls en laine bien repassés, aux pantalons en flanelle, aux mocassins car les lacets me sont devenus trop compliqués. Certains jours, je porte même des tennis. Mes enfants ont insisté : c'est plus simple, plus confortable et puis, tu seras mieux ! Ah bon ? Qu'en savent-ils ? Puisque je ne sais même pas moi-même ce qui est mieux pour moi dorénavant.

Le temps

On m'a expliqué que mon cerveau saignait. Non, pas grand-chose, un peu mais souvent. Alors j'oublie, je ralentis, je m'égare. Pas dans ma maison, dans mon village et dans ma rue.

Je ne fais plus aucune course seul, pas un rendez-vous seul, à peine les toilettes et la salle de bains me sont accordés dans la solitude.

Je ne suis pas cela. Je ne peux pas être ce monsieur faible. Je ne me suis jamais laissé aller, moi ! Le courant ne m'a jamais porté, moi ! J'ai décidé, de tout !

Ça ne peut pas être moi, cet homme qui tremble au-dedans, cet homme qui habite un corps qui se dérobe.

Je vais décider que cela n'existe pas, que je vais bien, que je ne vacille pas, que je sais ce que je savais sans effort. Rien n'a changé, tout va continuer comme avant. Les médecins ont eu tort, 85 ans, ce n'est la raison de rien. J'ai 85 ans et je vais bien.

Je vois du soleil dehors. Je vais reprendre mes promenades après le déjeuner. La saison est belle. On est au printemps.

ON EST AU PRINTEMPS ? ON A DÉJEUNÉ ? CATHERINE, CATHERINE ? ON A DÉJÀ MANGÉ LÀ ? TU NOUS AVAIS PRÉPARÉ QUOI DÉJÀ ?